

VALEURS ETHICO-SYMBOLIQUES DANS *LES RECITS DE BUCOVINE* RECUEILLIS PAR ION DOMINTE

Claudia COSTIN

claudiacostin@litere.usv.ro

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie

Abstract: *The Bukovinian stories collected by Ion Dominte are remarkable for their authenticity and diversity. They reflect the life, beliefs, and traditions of Bukovinian communities, offering a window into the culture and mindset of the people from this region. These stories often include supernatural elements, mythological characters, moral lessons, and situations that highlight folk wisdom. The stories provide insight into everyday practices, family rituals, celebrations, and other aspects of life in Bukovina within traditional society.*

Keywords: *stories, Bukovinian, values, ethical, symbolic, collective consciousness.*

Introduction

Ion Dominte (1889-1948), peu connu du grand public de lecteurs, était un intellectuel originaire de Câmpulung Moldovenesc, formé à l'université de Tchernivtsi, passionné par la culture traditionnelle, consacrant une grande partie de son activité à la collecte et à la préservation des contes traditionnels de Bucovine, une région historique située au nord de la Roumanie et au sud-ouest de l'Ukraine. La Bucovine est connue pour son riche patrimoine folklorique, incluant la littérature populaire, l'art populaire, un folklore des coutumes calendaires et familiales marqué par une touche distincte et particulière.

L'anthologie réalisée par Ion Dominte, publiée en 1928 en Ukraine, à Tchernivtsi, sous le titre *Borș¹ din coadă de topor. Foiletoane populare* [Soupe aigre au manche de hache.

¹ Une soupe aigre spécifique à la cuisine roumaine, préparée avec des légumes, de la viande ou du poisson. Le terme provient de l'ukrainien et du russe, où « борщ » [borʃ] désigne une soupe à la betterave, mais en roumain, il a un sens plus large.

Feuilletons populaires], contient 11 textes populaires recueillis dans les villages de Bucovine au cours des premières décennies du XXe siècle. Ils ont d'abord été publiés dans les pages de l'hebdomadaire « Cuvântul țărănimii » [La parole de la paysannerie] – 10 textes en 1927 et le dernier texte en 1928. Nous ne pouvons pas savoir qui étaient tous ses informateurs, car ils ne sont mentionnés que dans le cas de deux créations populaires, lorsqu'elles ont été publiées dans l'hebdomadaire « Tchernivsi », et non dans le volume. Nous découvrons que l'un des informateurs était Al. Ursu de Tchernivsi, qui lui a raconté *Povestea cămeșii* [L'histoire de la blouse], et que l'autre était le paysan Vasile Mîndrilă, de la localité de Capu Satului, dans la région de Câmpulung Moldovenesc, dans le département de Suceava. C'est de lui qu'il a appris l'histoire *Țapii împăratului* [Les boucs du roi].

Malheureusement, Ion Dominte n'a pas retenu l'attention des folkloristes, car l'anthologie qu'il a réalisée a été publiée tardivement en Roumanie, en 1994, par la maison d'édition Coresi [Editura Coresi], sous la direction de Constantin Dominte, 66 ans après l'impression de la première édition. Seuls George Muntean, Grațian Jucan et les auteurs (Emil Satco et Alis Niculică) de *Enciclopedia Bucovinei* [L'Encyclopédie de la Bucovine] (vol. I, Maison d'édition Karl A. Romstorfer, Suceava, 2018) ont mentionné Ion Dominte en tant que collecteur de folklore.

Il faut souligner qu'Ion Dominte est intervenu sur les textes avant leur publication, en y apportant quelques ajouts/compléments et améliorations au niveau stylistique. Comme l'écrit Constantin Dominte dans la postface de l'édition 1994 des *Poveștilor bucovinene* [Contes de la Bucovine], Ion Dominte « a stylisé les récits dans un esprit populaire, en suivant le modèle immuable des histoires de Ion Creangă » [n. t.] (Dominte, 1994 : 133).

Avec les autres collecteurs de folklore de Bucovine – Simion Florea Marian, I. G. Sbiera, Elena Niculiță-Voronca, Leca Morariu –, Ion Dominte a joué un rôle important dans la préservation du patrimoine culturel de la région, car beaucoup de ces créations folkloriques étaient transmises oralement et risquaient de se perdre dans le contexte de la modernisation et des changements sociaux. En les collectant et en les publiant, il a réussi à assurer leur survie dans le temps, permettant ainsi aux futures générations d'avoir accès à une partie essentielle de l'identité culturelle de la Bucovine.

L'univers des récits de Bucovine. Valeurs éthico-symboliques

Parmi les 11 textes populaires de l'anthologie, 10 peuvent être regroupés, selon leur thématique et leur structure narrative, en trois catégories : des récits de type facétieux (*Povestea trăistii* [L'histoire de la besace], *Țapii împăratului* [Les boucs du roi], *Povestea cămeșii* [L'histoire de la blouse], *Dracu-n casă* [Le diable dans la maison], *Dacă-i prost, așa-i trebuie* [S'il est bête, c'est bien fait pour lui]), des récits (*Borș din coadă de topor* [Soupe aigre au manche de hache], *Patrușeci de mere* [Quarante pommes], *Moșneagul și baba* [Le vieillard et la vieillard], et des légendes (*Povestea beției* [L'histoire de l'ivresse], *Legenda Sfântului Ilie* [La légende de Saint Elie]). Le dernier texte est une réinterprétation d'un événement authentique de la Première Guerre mondiale, déjà largement popularisé et que I. Dominte connaissait par la presse de l'époque.

Ces créations folkloriques sont une source importante d'informations sur la mentalité des gens de la société traditionnelle, sur la richesse et la profondeur de la culture folklorique. *Poveștile bucovinene* [Les récits de Bucovine] donnent un aperçu des pratiques quotidiennes et des autres aspects de la vie dans le monde des villages traditionnels de Bucovine. Ce ne sont pas simplement des récits captivants, mais aussi des porteurs

d'enseignements moraux et de symboles culturels qui ont modelé la vie et le comportement de la communauté de cette région.

Les contes traditionnels de Bucovine préservent une profonde sagesse populaire, offrant des leçons de vie sur l'éthique, le comportement social et les relations interpersonnelles. Les textes révèlent aussi des attitudes portant sur l'avarice, le travail, la paresse, l'orgueil, la naïveté, la sagesse et la justice.

Un conte particulièrement pertinent pour la thématique de l'avarice est le récit *Borș din coadă de topor* [Soupe aigre au manche de hache], qui connaît six variantes dans le folklore roumain. Ce récit sert de prétexte à la mise en valeur d'une recette culinaire locale – *borșul de boltei* – [la soupe aigre du célibataire], un motif également rencontré dans les contes populaires ukrainiens. En résumé, le texte est le suivant : par une soirée avancée, un voyageur épuisé arrive dans un village inconnu et cherche refuge chez une vieille femme, renommée pour sa légendaire avarice. La description de la vieille femme est caricaturale – « une vieille laide, méchante, bossue » – le créateur anonyme insistant sur son avarice et son égoïsme. Pour prouver sa pauvreté, la vieille se limite à préparer des plats simples et insipides, tels que la polenta avec du chou ou de la saumure de cornichons, dans le but de dépenser le moins possible.

Le voyageur, affamé après un long chemin, lui demande quelque chose à manger, promettant de la récompenser lorsqu'il repassera par le village. La vieille prétend qu'elle n'a rien à lui offrir, ce qui pousse le voyageur, d'un air mystérieux, à lui proposer de préparer « un *borș* à la queue de hache ». Curieuse, mais angoissée à l'idée d'un nouveau « gaspillage », la vieille lui donne peu à peu les ingrédients nécessaires : d'abord de l'eau et du bois pour le feu, puis des pommes de terre, des œufs, des oignons, de la crème aigre et de la farine pour la polenta, tous sous le prétexte qu'ils sont « nécessaires » pour le *borș* à la queue de hache.

L'homme prépare un *borș* délicieux dont le fumet alléchant remplissait la maison. La vieille, charmée par les arômes qui s'élèvent de la marmite, finit par lécher son assiette et la marmite après le départ de l'homme. Désireuse de recréer le *borș*, la vieille coupe la queue de sa hache, mais elle s'aperçoit avec stupeur que le résultat n'est pas comestible, car son « *borș* » a le goût du bois pourri.

Cette histoire est une satire de l'avarice extrême. Le personnage de la vieille « laide, méchante, bossue » incarne le type de l'avare, de la personne dépourvue de générosité et d'empathie. Par le choix d'un voyageur affamé qui démontre à la vieille avare que l'on peut cuisiner un plat délicieux « à partir de rien », la sagesse populaire donne, avec humour et ironie, une ingénieuse leçon de vie. L'avarice est présentée comme un trait néfaste, qui ne procure ni satisfaction, ni prospérité. La vieille, avec son économie obsessionnelle, finit par affamer son corps et son âme.

La générosité et l'ingéniosité du voyageur s'opposent à l'avarice de la vieille, soulignant l'idée que le partage des ressources, même limitées, peut apporter bonheur, épanouissement et une vie harmonieuse. La queue de hache a dans ce texte une portée symbolique. Cet objet apparemment inutile est utilisé de manière ingénieuse, démontrant comment la créativité peut transformer même les ressources les plus modestes en avantages.

Une épopée savoureuse, organisée dans un esprit ludique pour mettre en évidence la cupidité, nous est offerte par le récit *Patrușeci de mere* [Quarante pommes]. Ion Dominte, dans une note en bas de page, précise que cette narration populaire est une variante d'un calcul populaire, similaire à celui de l'histoire *Cinci pâini* [Cinq pains] d'Ion Creangă. L'histoire se déroule de la manière suivante : deux voisines d'un village vont ensemble au

marché pour vendre des pommes. L'une a dix pommes, l'autre en possède trente, chacune fixant des prix différents : la première vend deux pommes pour un sou, tandis que l'autre en vend trois pour un sou, cherchant à se débarrasser rapidement de sa marchandise pour pouvoir rentrer chez elle. La femme avec dix pommes demande à sa voisine de lui vendre aussi ses pommes, spécifiant qu'elle devrait recevoir cinq sous pour celles-ci. Lorsque la voisine propose de vendre toutes ses pommes, elle fixe un prix de cinq pommes pour deux sous, obtenant au final seize sous. Elle donne cinq sous à la première femme et garde le reste. Cependant, cette dernière se montre mécontente, sentant qu'elle a été trompée, et exige de se rendre au tribunal.

Le juge utilise une méthode simple, mais ingénieuse pour résoudre le litige : il demande à chacune d'apporter un nombre de petites pierres équivalent aux pommes qu'elles avaient. Après avoir effectué une « vente » symbolique des pierres, il répartit le gain entre les deux femmes en fonction de l'effort fourni par chacune. De plus, celle qui a initié le procès est obligée de payer quatre sous, afin qu'elle apprenne à éviter les actions en justice inutiles.

Cette histoire offre une leçon sur la manière dont un conflit mineur peut entraîner des complications et des dépenses supplémentaires si les gens ne sont pas prêts à collaborer et à comprendre leurs responsabilités. La sentence est prononcée dans un esprit ludique, la loi faisant partie de l'ordre naturel.

La sentence du juge porte une connotation éthique, liée à la mentalité traditionnelle roumaine. En symbologie, le nombre 40 est associé à l'épreuve, à la punition et à l'expiation. Dans le folklore roumain, le nombre 40 apparaît fréquemment dans des contextes du travail, où l'on croit qu'un effort soutenu pendant 40 jours peut mener à des résultats durables. Ce chiffre porte des significations multiples, toutes liées au processus, à l'épreuve, à la transformation et à l'accomplissement. Qu'il s'agisse d'épreuves, de transitions d'un état à un autre, ou du retour vers la sagesse et la connaissance, le nombre 40 est une « unité » symbolique suggérant préparation et maturation.

Le texte souligne que l'esprit collectif du monde traditionnel condamne la cupidité et le désir des profits excessifs, et qu'un gain immérité entraîne des complications indésirables. Les petites pierres symbolisent l'équilibre et la mesure. Leur utilisation dans la simulation d'une foire fictive reflète l'idée que la justice doit avoir une base concrète et impartiale.

Deux des récits, *Povestea trăstii* [L'histoire de la besace] et *Povestea cămeșii* [L'histoire de la blouse], qui prennent la forme d'un récit de type facétieux, ont pour thème le remède à la paresse, l'« antidote » que le paysan ingénieux offre à sa femme. Dans le premier récit mentionné, l'ingéniosité est l'arme grâce à laquelle un homme simple parvient à discipliner son épouse, lui apprenant à valoriser le travail et à participer activement aux tâches domestiques.

Suivant le rythme naturel des créations populaires, le narrateur anonyme nous introduit dans le quotidien du village bucovinien, où un jeune homme robuste décide d'épouser une belle fille au foyer, mais plutôt paresseuse et enfantine, qui n'a aucune connaissance des tâches domestiques. Elle prévient son prétendant de son ignorance, mais le jeune homme la rassure en affirmant qu'il possède une besace magique capable d'accomplir toutes les tâches ménagères : apporter de l'eau, faire le ménage et lui apporter ses repas deux fois par jour aux champs. Faisant foi à cette aide magique, la jeune fille accepte de l'épouser. Le lendemain des noces, le jeune homme se lève tôt et, faisant semblant de réveiller la besace, il lui ordonne d'une voix ferme de préparer à manger et de ranger la maison. À midi, affamé, il rentre à la maison et trouve sa femme étendue dans

son lit, attendant que la besace accomplisse les tâches promises. La scène se reproduit le lendemain, et le jeune homme inflige une « punition » à la besace, en la plaçant sur le dos de sa femme, symbole des responsabilités domestiques qu'elle devait assumer. Finalement, la femme comprend la leçon : si elle se fie uniquement à la « besace », c'est elle qui en pâtira. Effrayée par la perspective d'une nouvelle punition de la « besace », la femme devient assidue et dévouée, et leur mariage est heureux et productif. Ce récit souligne l'importance de la prise en charge des responsabilités au sein de la vie familiale et illustre l'ingéniosité d'un paysan qui recourt à une astuce pour corriger la paresse.

Dans la tradition folklorique roumaine, on a identifié 30 variantes de ce récit, dont une provenant également de Bucovine, recueillie par Leca Morariu sous le titre *Frica-i din rai și e bine când o ai* [La crainte vient du paradis et c'est bien de l'avoir].

Le second récit met en lumière une leçon similaire. Ici, la femme est incapable de laver sa propre blouse, et encore moins d'en confectionner une nouvelle. Alors qu'ils doivent se rendre à un mariage, la femme, ayant jeté sa blouse au feu (après avoir pris un objet blanc sous le bras de son mari pour une blouse mais qui était en réalité une oie offerte par leur marraine), est contrainte par son époux de s'introduire dans un tonneau sans fond et de se rendre dans cet appareil chez ses parents pour y chercher une blouse. Sur le chemin, l'homme s'arrête dans la cour où se déroulaient les noces. Sa femme devient ainsi la cible des moqueries et des railleries des gens de la communauté ; depuis, elle est devenue très travailleuse.

De notre point de vue, cette création populaire autour du thème de la paresse montre le symbolisme des vêtements en tant que représentations du statut social, de l'identité et de la protection de l'être humain. Les blouses sont des éléments qui confèrent une protection et peuvent même révéler la véritable nature de celui qui les porte. Dans une société homogène comme celle du village traditionnel, toute déviation de la norme entraînait un déséquilibre au sein de la communauté, chaque perturbation individuelle affectant l'ensemble. L'univers de l'épopée populaire dépeint une société qui cherche et trouve des solutions à ses défis dans les limites d'une morale profonde et incontestable. Ainsi, le récit, bien que simple dans sa narration, délivre une critique explicite de la paresse, de l'ignorance et du comportement non productif, et illustre comment la société d'autrefois punissait de tels écarts. En exposant sa femme au ridicule en public, le mari lui donne une leçon humiliante destinée à corriger son comportement. La morale est claire : les personnes qui ne remplissent pas leurs devoirs sont méprisées et punies par la communauté, et la honte devient un moyen efficace de redressement.

Dans ce texte, le tonneau sans fond peut symboliser la « nudité » morale de la femme face à la communauté, la paresse et le manque de soin personnel la laissant « à découvert ».

La blouse représente la responsabilité personnelle et l'hygiène, aspects essentiels de la vie. Elle est liée à l'honneur et à la dignité de l'individu. L'absence de ce « substitut de la personne qui le porte » [n.t.] (Evseev, 1999 : 84) équivaut à une négation de l'identité et de l'individualité. Le même thème – la paresse – se retrouve dans 40 variantes issues des recueils de Tudor Pamfile, Petre Ispirescu (*Leac pentru lene* [Remède contre la paresse]), Artur Gorovei (*Femeia leneșă, dar iscusită* [La femme paresseuse mais astucieuse]), et C. Rădulescu-Codin (*Nevasta leneșă* [L'épouse paresseuse]) etc.

La majeure partie du folklore, qu'il s'agisse de créations épiques ou lyriques, tourne en dérision l'aversion pour le travail, souvent « masquée » sous des fêtes populaires imaginaires (que nous attribuons principalement à l'imaginaire féminin), sans lien avec les

célébrations religieuses. Ces fêtes appartiennent à un mysticisme populaire profondément enraciné dans l'univers archaïque et non chrétien. Elles s'expriment souvent sous forme d'épigrammes. Une des variantes, recueillie en Bessarabie/République de Moldavie par Victor Kernbach dans son étude *Universul mitic al românilor* [L'univers mythique des Roumains], illustre parfaitement cette tradition :

« Luni – (este ziua) Lunei,
Marți – (este ziua lui) Macovei,
Miercuri – cară popa cercuri,
Joi – (este) pentru noi,
Vineri – (este ziua) pentru cei tineri,
Sâmbătă – până mă voi spăla, până mă voi pieptăna, va trece ziua,
Dar Duminică, dacă va lucra popa, lucrez și eu. »² (Kernbach, f.a.: 271)

De telles créations existent également dans le folklore d'autres peuples européens, par exemple le peuple français, chez qui l'épigramme est en circulation :

« Lundi, mardi, fête,
Mercredi, peut-être,
Jeudi, la Saint-Nicolas,
Vendredi on ne travaille pas,
Samedi il faut se reposer,
Dimanche on va se promener. » (Kernbach, f.a. : 271)

Un récit distinct dans l'anthologie d'Ion Dominte est *Țapii împăratului* [Les boucs du roi], remarquable par la richesse de son épopée et par ses dialogues énigmatiques et métaphoriques, dits « en paraboles ». L'action, bien que simple, se déroule ainsi : un empereur des temps anciens, entouré de conseillers sages mais dépourvus de sens de l'humour et de vraie expérience de la vie, décide de visiter son royaume sous le prétexte d'une partie de chasse. Les philosophes de la cour, absorbés par une sagesse rigide, limitent sa liberté et sa joie, le maintenant dans un état de sobriété perpétuelle. L'empereur, fatigué de cette discipline sévère, veut leur donner une leçon subtile. Au cours de son voyage, il rencontre un vieillard en train de laver des peaux pour en faire des manteaux. Intrigué par la pauvreté apparente de cet homme, l'empereur lui demande pourquoi il n'a pas réussi à accumuler de richesses. Le vieillard lui répond à travers une parabole : il explique que l'argent qu'il gagne est réparti ainsi : une partie pour ses besoins quotidiens, une partie pour « rembourser ses dettes » envers ses parents, une partie pour soutenir ses enfants, et une dernière partie pour une « aumône » destinée à ses filles, qui le méprisent. Captivé par la sagesse simple du vieil homme, l'empereur lui demande implicitement de l'aider à se débarrasser de ses conseillers envahissants. Les philosophes sont envoyés auprès du vieillard pour déchiffrer la parabole. Celui-ci, en échange de chaque explication, leur demande une somme d'argent, leur soutirant mille pièces chacun. Dépouillés de leur argent

² Lundi - (c'est le jour de) la Lune, / Mardi - (c'est le jour de) Macovei, / Mercredi - le prêtre porte des cerceaux, / Jeudi - (est) pour nous, / Vendredi - (c'est le jour) pour les jeunes, / Samedi - le temps que je me lave, le temps que je me coiffe, le jour passera, / Mais dimanche, si le prêtre travaille, je travaillerai aussi. [n.l.]

et de leur orgueil, les philosophes renoncent à leurs fonctions, permettant à l'empereur de régner en toute liberté.

Cette création folklorique s'inscrit dans la catégorie des récits qui explorent des thèmes liés à la sagesse, à l'autorité et à la relation entre les dirigeants et leur entourage. *Țapii împăratului* [Les boucs de l'empereur] offre une leçon sur la différence entre la sagesse théorique et la sagesse pratique. L'empereur trouve ainsi un ami dans l'homme simple, tandis que les « dépouillés » — punis matériellement et moralement — sont les philosophes qui, malgré leurs études, ne comprennent pas la vie réelle et quotidienne avec ses problèmes inhérents et paient le prix de leur rigidité, de leur incapacité à reconnaître et à apprécier les valeurs humaines, à adapter les préceptes et les fondements théoriques à la sphère réelle et concrète. Le dialogue savoureux et codé entre l'empereur et un homme simple, mais intelligent. Contrairement aux conseillers philosophes, détachés des problèmes quotidiens, de la vie réelle, vivant dans l'artificialité de leur formation, celui-ci donne un sens profond aux choses qui échappent à la compréhension superficielle. L'imagination folklorique est ici étroitement liée à la condition humaine, au besoin de connaissance et de compréhension des valeurs essentielles de l'existence. La leçon que l'empereur donne à ses conseillers est une leçon d'humanité, de simplicité et d'empathie. La sagesse simple est mise en avant par contraste avec la « sagesse froide » des conseillers. L'histoire insiste particulièrement sur l'idée que la véritable sagesse ne réside pas seulement dans la connaissance, mais dans la compréhension des besoins des autres, quelle que soit leur catégorie sociale. D'autre part, la liberté d'expression et de décision de l'empereur révèle l'importance d'avoir confiance en son propre discernement. À travers le vieillard, le narrateur populaire crée l'image d'un homme sage qui, avec des moyens modestes et en utilisant un langage codé et une symbolique propres à la mentalité traditionnelle, parvient à annihiler l'arrogance intellectuelle des conseillers, en leur rappelant l'importance du respect de la simple connaissance.

L'élément symbolique introduit par le créateur anonyme dans ce texte, à savoir le bouc, ne peut être ignoré. Présent dans le folklore de nombreux peuples, il est un symbole complexe et souvent ambivalent, aux significations variées selon le contexte culturel et religieux. En général, surtout chez les peuples de l'Antiquité, le bouc était associé à la force physique, à la virilité et à l'énergie vitale. Cela est dû à son comportement, étant connu pour son caractère combatif et son énergie débordante. Dans ce contexte, le bouc peut symboliser la vigueur, le dynamisme et la capacité à surmonter les obstacles. Le bouc est parfois lié au sacrifice, ayant été utilisé comme offrande dans de nombreuses religions anciennes, notamment dans le judaïsme, où il occupe une place centrale dans le rituel de Yom Kippour. Lors de ce rituel, le « bouc émissaire » était chargé symboliquement des péchés de la communauté et envoyé dans le désert pour purifier le peuple de ses fautes. Cette pratique a donné naissance à l'expression « bouc émissaire », désignant une personne sur laquelle sont transférées les erreurs des autres. Dans certaines traditions, le bouc est également perçu comme un symbole de non-conformisme et de désir de liberté. Dans la mythologie grecque, le dieu Pan, représenté avec des traits de bouc, est associé à la nature sauvage, à la sexualité et aux impulsions instinctives, en opposition aux conventions sociales. Ainsi, le bouc symbolise la rébellion contre les normes établies et une attirance pour une liberté primitive.

Dans la tradition chrétienne et dans la culture occidentale, le bouc est devenu une représentation du diable ou du mal, probablement en raison de ses associations avec des

instincts incontrôlés. Le bouc apparaît fréquemment dans les représentations médiévales comme un symbole de Satan, parfois dépeint comme une créature dotée de cornes et d'une barbe, avec des caractéristiques rappelant celles d'un bouc. Cette association négative reflète l'opposition des traditions religieuses aux aspects instinctifs et impulsifs de l'humanité.

Dans la culture populaire roumaine, le bouc est souvent perçu avec une certaine ambivalence : d'une part, il est un animal domestique associé à la vie rurale, mais d'autre part, il figure dans des expressions à connotation négative, comme « țap ispășitor » [bouc émissaire]. Dans les traditions et contes roumains, le bouc symbolise parfois la ruse et l'entêtement, et d'autres fois le sacrifice, soulignant la complexité de ce symbole selon le contexte narratif. Ainsi, le bouc s'impose comme un symbole riche et complexe du monde physique et instinctif, en opposition à la raison et à l'ordre moral.

Dans le conte de Bucovine, *Țapii împăratului* [Les boucs de l'empereur], le bouc apparaît dans un contexte symbolique plus subtil. L'empereur, par l'intermédiaire d'un vieillard, « traite les boucs », c'est-à-dire qu'il surpasse ses conseillers, dépourvus de sentiments et d'empathie. Dans ce cas, le bouc incarne une forme de justice symbolique où l'orgueil et la rigidité sont sanctionnés, tandis que la sagesse populaire triomphe. Le vieillard, par sa stratégie et moyennant une somme d'argent importante, révèle aux conseillers le message symbolique, représentant une vérité dévoilée grâce à l'intelligence et à l'expérience de la vie.

La création populaire intitulée *Povestea beției* [L'histoire de l'ivresse] est en fait une légende à travers laquelle l'imaginaire collectif tente d'expliquer l'émergence d'un des vices de l'être humain. Le texte, d'apparence épique, aborde des thèmes universels tels que la confiance, la tentation, la punition et les conséquences des choix moraux. Dans un cadre rural et idyllique, la narration juxtapose l'innocence de la vie quotidienne à la tentation du mal, révélant comment les décisions fondées sur les apparences et l'interaction avec des symboles diaboliques mènent à la déchéance morale et sociale.

Le contenu du texte se présente ainsi : dans un village, vivaient un homme et une femme récemment mariés, et « tout le village les regardait avec tendresse ». Les deux s'entendaient très bien et vivaient en parfaite harmonie. Un jour, l'homme se rend dans un village voisin pour des affaires. En chemin, il croisa « un Roumain » habillé en tenue de fête, alors que c'est un jour ordinaire de travail. Après un salut cordial, l'homme engagea la conversation avec l'étranger, qui prétendait se rendre à un baptême chez des proches. Tout en roulant une cigarette, l'étranger fit l'éloge de l'épouse de notre homme, la décrivant comme « travailleuse et riche », avant de lui demander s'il avait confiance en elle. Intrigué, il répond qu'il fait confiance à sa femme. L'étranger lui demande de parier, prétendant pouvoir prouver l'infidélité de l'épouse. Le pari porte sur un litre de *rachin*³ (alors que le jeune paysan ne boit pas d'alcool), qui sera payé par le paysan s'il a raison ou par l'étranger s'il s'avère que la femme de l'autre l'a trompé. L'étranger lui demande de venir avec sa femme le lendemain au coucher du soleil, à l'orée de la forêt où ils se sont rencontrés. Le jour suivant, l'homme et son épouse se rendirent à l'endroit convenu. Tandis qu'ils attendaient à l'orée de la forêt le paysan s'endort. Peu après, l'étranger apparaît, allume une cigarette et s'assoit sur l'herbe au bord du chemin. Au fur et à mesure qu'il tire des bouffées, il devint de plus en plus beau. La femme veut réveiller son mari et voit un

³ Eau-de-vie traditionnelle roumaine, produite par distillation de fruits fermentés (comme les prunes ou les pommes) ou d'autres ingrédients.

homme laid, de plus en plus laid. Ne pouvant y croire, elle se frotte les yeux, mais lorsqu'elle les rouvre, « elle voit son mari avec des cornes de diable, elle est terrifiée, se lève et s'enfuit » [n.t.]. Hébétée, elle se dirige bon gré mal gré vers l'étranger.

Il lui dit qu'il n'a jamais vu une femme aussi belle avec un mari aussi laid. Effrayée et déconcertée, elle demande à l'étranger ce qu'elle peut faire pour se débarrasser de son vilain mari. Il lui donne une hache et lui conseille de lui couper la tête. Elle accepte et prend la hache. Alors qu'elle tient la hache au-dessus de la tête de son mari, l'étranger saisit rapidement l'homme et le tire vers lui. Le paysan se réveille et l'étranger lui dit qu'il a gagné le pari, qu'il est Satan. Il ajoute qu'il l'a sauvé, mais qu'il ne s'intéresse ni à la mort ni à la vie de l'homme, mais seulement à ses mauvaises actions. Il lui ordonne de boire désormais de *l'eau-de-vie*, par chagrin que sa femme l'ait trompé, et de ne jamais se rassasier. Quiconque lui parlera le traitera d'ivrogne, et les enfants qu'il aura seront fous, infirmes, et n'auront aucune chance dans le monde. Quant à sa femme, qu'elle travaille le jour aussi longtemps qu'elle vivra. Depuis lors, il y a de l'ivrognerie et toutes les passions et les mauvaises actions dans les maisons des hommes.

Du point de vue éthique, l'histoire présente une problématique classique : la tentation de mettre à l'épreuve la fidélité et la confiance, associée aux conséquences des mauvais choix. Le mari représente la vertu de l'innocence et la naïveté morale, mais le dialogue avec le diable met en évidence la fragilité de l'idéal moral. Le péché d'orgueil constitue le moteur du conflit, car l'acceptation du pari révèle une forme subtile de vanité. Le jeune paysan croit que la communion avec son épouse est indestructible, et cette confiance excessive devient sa vulnérabilité. De son côté, la femme se trouve confrontée à un dilemme moral. Face aux apparences trompeuses – la transformation physique de son mari en une figure grotesque rappelant le diable – elle perd ses repères éthiques et se laisse influencer par l'étranger et agit de manière irresponsable. Le diable apparaît ici sous les traits d'un étranger, et donc comme un être hors de la familiarité sociale et communautaire, devenant un facteur de déséquilibre au niveau humain. Selon la mentalité archaïque, la féminité potentialise le mal, l'articule. La mythologie roumaine révèle qu'au moment de sa création de la femme, la divinité aurait, contre sa volonté, intégré des éléments impurs (queue de diable, queue de chien, queue de chat). Ainsi est née l'image maléfique de la féminité, qui constitue « l'autre face – négative – de la représentation féminine du sacré, sous le visage de la Mère, principe et substance de la régénération » [n.t.] (Bistriceanu Pantelimon, 2008 : 161). Par ailleurs, cette prédisposition au péché est naturelle et inhérente à l'être humain, comme le démontre également l'attitude de l'homme : l'acceptation du pari engendre l'altération de son idéal communautaire exemplaire. Le pari concernant la fidélité de l'épouse, remporté par ruse, est un motif fréquent dans la littérature populaire, mais aussi dans la littérature savante (par exemple, dans *Le Décaméron* de Boccace).

En ce qui concerne les valeurs symboliques du texte, elles soulignent les messages moraux et spirituels. Tout d'abord, le diable est le symbole de la tentation et de la destruction. Son apparition constitue le point central du symbolisme. Habillé de vêtements de fête, l'étranger dévoile progressivement sa véritable nature, suggérant que le mal se cache sous des apparences agréables. Sa transformation, d'une figure attrayante à une figure grotesque, souligne la nature illusoire de la tentation et le danger d'en être la proie.

Le pari, dont la mise est *l'eau-de-vie*, devient un symbole du mal persistant. Introduit par un acte de manipulation, l'alcool représente non seulement le vice personnel du protagoniste, mais aussi ses effets dévastateurs sur les générations futures. Les enfants

« fous, infirmes et malchanceux » reflètent la transmission générationnelle des conséquences morales et sociales des choix des parents.

La hache offerte à l'épouse symbolise un instrument du péché. L'acceptation de cet objet représente la trahison des valeurs familiales et la soumission à l'influence maléfique. Le fait de lever la hache sur son mari marque le point culminant de la déchéance morale.

Le sommeil du jeune paysan avant l'apparition de l'étranger est également symbolique. Il symbolise la négligence et le manque de vigilance face à l'inconnu, au mal. Cet état de vulnérabilité devient une métaphore de l'inconscience devant les dangers moraux.

De même, le lieu de la rencontre est un espace liminal, symbolique : la lisière de la forêt représente la frontière entre le monde humain, ordonné, et l'inconnu dangereux. Ce lieu marque le début de la transition de l'équilibre au chaos.

Povestea beției [L'histoire de l'ivresse] est une allégorie morale complexe qui explore l'interaction entre la tentation, le choix et la conséquence. L'histoire fonctionne à plusieurs niveaux : comme une leçon éthique sur la vigilance et la moralité, mais aussi comme une explication symbolique des origines des vices dans la société.

Une profonde signification morale et symbolique est également révélée par *Legenda Sfântului Ilie* [La légende de Saint Élie] une création enracinée dans la tradition chrétienne et le folklore roumain. L'histoire d'Élie représente essentiellement la lutte entre le bien et le mal, où la foi, la rédemption du péché et la justice divine jouent des rôles centraux. Le texte n'est pas seulement une narration captivante, mais aussi un miroir des valeurs fondamentales de la société traditionnelle, servant de moyen de transmission des normes morales et d'une vision sacrée du monde. Ce n'est pas par hasard que ce personnage est évoqué dans de nombreuses variantes de légendes et de récits, car, dans la conception mythique roumaine, Saint Élie est le plus important des saints.

Dans la version recueillie par Ion Dominte, le personnage principal nous est présenté comme un homme respectable, « originaire de la région », issu de l'univers archaïque de Bucovine. Le créateur populaire nous transporte dans *l'illo tempore*, à une époque où « ni le tonnerre ni les éclairs n'existaient », et où vivait un paysan nommé Élie, homme honnête et travailleur, père de nombreux enfants. Un jour de printemps, alors qu'il travaillait dans son champ à nettoyer sa charrue, Satan, métamorphosé en un frère de ce paysan, apparut. Respirant fort, comme s'il avait couru, le diable lui annonça que deux étrangers s'étaient introduits chez lui avec l'intention de faire beaucoup de mal. Il lui conseille de prendre une arme pour se défendre, car ces étrangers avaient l'intention de le tuer. Faisant confiance à celui qu'il croyait être son frère, Élie abandonna sa charrue, emmena ses bœufs et rentra précipitamment chez lui. Arrivé dans la cour, il saisit une hache et entra pour voir ce qui se passait. La lumière était éteinte, mais il aperçut deux personnes dormant sur un lit. Il les tue. À ce moment-là, « deux yeux de feu » et une bouche béante, riant malicieusement, apparaissent devant lui : c'était le diable, qui lui révéla qu'il avait tué ses beaux-parents, détruit l'amour de son foyer et le bonheur de sa femme et de ses enfants. Lorsque Satan tenta de l'emporter avec lui, l'Archange Michaël descendit du ciel et repoussa le Malin. L'Archange Michaël exhorta Élie à se rendre à l'église pour prier jusqu'à ce que ses prières effacent son péché. Élie resta des siècles dans l'église du village, dont les murs s'étaient écroulés, priant sans relâche. Même le village avait disparu, remplacé par une plaine désertique. Les vêtements d'Élie avaient pourri sur lui, et ses cheveux et sa barbe avaient poussé tellement qu'ils « l'entouraient de toutes parts ». Après mille années de prière, Dieu, ému par sa foi inébranlable, le prit au ciel. Impressionné par

sa dévotion, Dieu lui donna un char de feu pour voyager éternellement parmi les nuages et chasser Satan avec des éclairs, du tonnerre et de la grêle, jusqu'aux lieux inhabités. La divinité confia à Élie la mission de défendre les hommes contre les esprits maléfiques, faisant de lui un saint vénéré. « Depuis lors, Dieu a laissé les éclairs, le tonnerre et la grêle et les a confiés à Saint Élie comme armes pour anéantir Satan sur Terre. » [n.l.].

Le message essentiel, d'une profonde portée éthique, qui émane de cette légende, est l'importance du discernement. Élie devient victime d'un élan incontrôlé, déclenché par la tromperie du diable. Cette erreur fatale aboutit à un meurtre grave, illustrant que des actions précipitées, sur le coup de la peur ou de la colère, peuvent entraîner des conséquences dévastatrices. La légende révèle l'importance de cultiver une pensée rationnelle et une confiance sélective. Par ailleurs, le récit folklorique réaffirme l'idée que le mal, personnifié par le diable, est puni et chassé par les forces divines. La rencontre entre l'Archange Michaël et le diable, ainsi que la mission finale attribuée à Élie par Dieu, constituent des leçons éthiques renforçant la foi en la victoire du bien sur le mal. La transformation d'Élie, de pécheur en saint, illustre la puissance de la foi et de la prière, reflétant une *forma mentis* propre à la société traditionnelle roumaine. Après avoir commis le crime, Élie consacre sa vie à la prière pour expier son péché, démontrant ainsi qu'aucune faute n'est irréparable si elle est suivie d'un désir sincère de rédemption. Dans la société traditionnelle, « le péché roumain, cette dissipation de l'être – divin, communautaire, naturel – en tant que composante du mal, est celui qui peut être expié, qui peut être transformé en bien par l'acceptation de la souffrance de la punition. » [n.l.] (Bistriceanu Pantelimon, 2008 : 185). Le « crime » commis par Élie est une « dissipation » qui déclenche le désordre, l'éloignement des normes morales et le déséquilibre de l'univers humain.

Le conteur anonyme n'a pas voulu assaisonner son récit avec des préceptes purement religieux. Il transmet un christianisme populaire ancré dans l'univers mythique. Saint Élie, est imaginé dans la mythologie roumaine comme le maître du ciel et l'ennemi principal du diable. Les éclairs lui ont été donnés par Dieu comme armes imbattables contre ce dernier. Dans d'autres versions folkloriques, Élie est berger ou chasseur ou soldat, qui, tenté par le diable, tue ses parents. Cet acte engendre des remords et une demande à Dieu de lui accorder le pouvoir sur les démons. Il reçoit un char de feu tiré par quatre chevaux ailés enflammés, avec lequel il traverse le ciel, tonitruet et éclaire parmi les nuages. Dans les versions modernes de la légende, il reçoit de Dieu le char de feu, les chevaux de feu et un canon. Ainsi, le tonnerre et les éclairs sont interprétés comme les effets sonores et visuels de la bataille entre Saint Élie et les démons. Quelle que soit la version, la mission d'Élie est toujours la même : la lutte contre le démon.

Selon la théologie folklorique roumaine, qui a créé sa propre conception de Dieu, celui-ci est à la fois punisseur et miséricordieux, une transcendance s'abaissant dans l'immanence. Souvent, comme le souligne Ovidiu Bîrlea, « il intervient dans les actions des protagonistes à des moments critiques, généralement lorsqu'aucune autre solution salvatrice ne se profile. » [n.l.] (Bîrlea, 1976 : 165). L'image de l'opposant de Dieu comporte également des particularités propres à l'imaginaire collectif roumain. Satan, ou le diable du folklore roumain, « conserve relativement peu du prototype biblique de Satanaël (...). Sa structure doit probablement être reconstituée à partir d'une démonologie proto-dace méconnue, enrichie d'influences bibliques (...) » [n.l.] (Kernbach, f.a. : 244). Il n'est pas seulement un « tentateur autorisé », mais aussi un « destructeur perpétuel de l'œuvre divine » (Kernbach, f.a. : 244). D'autant plus qu'il est plus familier du monde, qu'il en est

un bon connaisseur et qu'il se révèle très habile dans la maîtrise de la matière. Il y a toujours une compétition entre Dieu et le diable, comme entre Erlik et Ülghen dans les mythes tatars et mongols. L'objet de la compétition est l'homme, création du divin, qui est défié par le malin. Dans un univers où l'équilibre doit dominer, le système psychologique défensif de l'être humain assailli par le pouvoir du mal imagine le diable comme une créature rusée dépourvue de l'attribut de la sagesse, qui appartient à Dieu.

Sur le plan symbolique, l'intervention de l'Archange Michaël représente la protection divine des personnes en danger spirituel. Il est le symbole de la justice et de la lutte contre le mal, servant de pont entre l'homme et Dieu.

Le char de feu symbolise la transcendance et la divinité, marquant la transformation d'Élie d'homme pécheur en saint justicier de la divinité. Ce char reflète également le lien entre Élie et les phénomènes naturels comme le tonnerre et les éclairs, devenus des armes divines contre le mal.

Le passage du temps est symbolisé par la désolation entourant l'église où Élie prie. Cette image illustre non seulement la transformation physique du monde, mais aussi la purification spirituelle du personnage. Le désert devient ainsi un symbole de l'isolement nécessaire à l'introspection et au repentir.

Conclusions

Les contes de Bucovine qui nous sont parvenus, à partir de la collection réalisée par Ion Dominte, révèlent une coordination complexe des valeurs éthiques et symboliques. Au-delà des personnages créés à partir de l'ombre et de la lumière, véritables représentations du village traditionnel de Bucovine, au-delà de la vérocité de l'épopée, articulée avec une ironie fine et un humour savoureux, au-delà des qualités esthétiques indéniables, ces récits étaient sans aucun doute de véritables instruments d'éducation morale des gens du passé, offrant des leçons de vie et soulignant la profondeur spirituelle de la communauté de Bucovine.

BIBLIOGRAPHIE

- BISTRICEANU PANTELIMON, Corina, (2008), *Sacralitatea răului. Studiu de sociologie a tradiției*, București, Editura Oferta.
- BÎRLEA, Ovidiu, (1976), *Mică enciclopedie a poveștilor românești*, București, Editura Științifică și Enciclopedică.
- DOMINTE, Ion, (1994), *Povești bucovinene*, cuvânt înainte de Pan. M. Vizirescu, ediție îngrijită, glosar și postfață de Constantin Dominte, București, Editura CORESI.
- EVSEEV, Ivan, (1999), *Enciclopedia semnelor și simbolurilor culturale*, Timișoara, Editura AMARCORD.
- KERNBACH, Victor, (f.a.), *Universul mitic al românilor*, București, Editura LUCMAN.